

MES REGRETS ET EXCUSES AU CAMP D'AILEFROIDE

par Thierry du Crest

Regrets de n'avoir pas écouté les conseils avisés de George me recommandant d'acheter de nouvelles chaussures plus techniques et légères et de me débarrasser de mon vieux piolet-canne.

Mes excuses à Hubert pour l'avoir laissé enchaîner les longueurs de la traversée de Sialouze, alors que j'essayais de reprendre mon souffle avec ce sac lesté de mes grosses et de mon piolet d'un autre âge.

Regrets de ne pas avoir dit au gardien du refuge du Glacier Blanc qu'il aurait dû changer de métier, refusant de nous donner la météo sous des prétextes ridicules.

Mes excuses à Clarisse et aux autres pour m'être donné en spectacle à la terrasse du refuge dans un essai de mouflage pas du tout convaincant.

Regrets d'avoir volé dans un pas de 5C++ dans Écrin Total, une voie d'Ailefroide.

Mes excuses à Isabelle d'avoir évité la dernière longueur pour redescendre plus tôt en rappel et prendre une glace à la terrasse d'en-bas.

Regrets d'avoir offert mes 5 kg de macédoine dégueu au camp à mon arrivée.

Mes excuses d'avoir insisté pour que vous les gouttiez.

Regrets de n'avoir pas pris une Garde au Tarot avec les atouts que j'avais en main.

Mes excuses de t'avoir fait chuter plusieurs fois, Nathan.

Regrets de devoir te quitter Iphigénie, fatigué de supporter toutes tes tuiles.

Mes excuses Orux de ne pas t'avoir adopté plus tôt.

Regret de n'être resté qu'une semaine au camp et de ne pas avoir partagé vos bivouacs au glacier noir.

Mes excuses aux jeunes gumistes pour leur laisser ces glaciers en fin de vie...



LE COL

par Robert Mizrahi

S'accrocher. Juste vouloir y arriver – rien d'autre. Le col plus si loin là-haut.

Quelques centaines de mètres plus bas la pente de neige, douce, vallonnée, balayée par le blizzard. Un reste de la trace sinue encore en son milieu, que chaque coup de vent rabote. Sous peu il n'en restera rien. A peine un souvenir : un horizon sans passé ni devenir, il n'y a plus d'attache. Ça se joue au-dessus désormais, aller vers le haut.

Le couloir s'élève, s'étrécit. De plus en plus raide aussi. Tuyère balayée de nuées que chahutent de courtes rafales. Deux hautes murailles de schiste noirâtre dominant, à gauche, à droite, visages fermés au silence indifférent. Tout là-haut de fines arêtes givrées déchiquent un ciel incertain. À nouveau un coup d'œil vers le collet. Des volutes de

neige soufflées par le vent caressent sa corniche. Un liseré de jour blanc l'effleure. Oui, plus vraiment très loin.

Lenteur du paysage. Mètre après mètre. Aligner pas et respiration. Chaque pas comme le précédent comme le suivant, répétition lancinante temps abolis. Brumes de pensées et neige qui vole. Gagner du terrain. Skis crispés sur des protubérances crispantes. Jambe amont durcie sous l'effort. Le souffle court, très court. Allez, à nouveau dix pas. Ou alors un arrêt, juste un arrêt ? Oui, une petite pause. Faire baisser les pulsations du cœur, reprendre son souffle, laisser la tension retomber.

Juste une pause. Et c'est étrange ici-même l'été dernier : pas de toboggan glacé, juste un raidillon caillouteux sous le soleil. La pente douce tout en bas : un alpage, des parterres de fleurs. Caresse d'une brise d'air chaud. Et des petits nuages jouant avec légèreté à saute-montagnes, un instant dans la vallée et l'instant après déjà au-delà du col, vers où ? La tranquillité des jours sereins. Aujourd'hui, des aigrettes de neige picotent les joues. Cri suraigu de la bise que déchirent des échancrures rocheuses. L'hiver profond, minéral. Vide.

Un regard vers le bas, la pente gelée, âpre et rude. Et oui, peut-être une glissade ? C'est possible faire attention : un pied ripe, le corps qui bascule entraîné par le sac, les mains s'accrochent, la pente défile, défile de plus en plus vite. Une accélération, vers quoi ? Des récifs de rochers noirs sur la trajectoire. Souvenir d'un ancien dévissage : pendant la chute abolition de la peur, la paroi comme un film débobiné, s'observer tomber avec une douce nostalgie – « c'est trop bête ».

Pas de ça. Mains crispées sur les bâtons, juste serrer les bâtons. Sentir les skis mordre un peu plus ces grains de glace rêches, revêches. Tenir

l'équilibre le regard droit, dominer la pente fuyante, sentir le rythme des pulsations baisser lentement, faire le vide. Juste écouter le sifflement du vent. Pas de geste, juste souffler. Faire le vide oui ça va aller. Et là-haut vouloir le col, bientôt à portée. Repartir, vouloir y arriver, pas après pas. Avancer, un pas puis un pas.

Haut de la pente : savourer l'angle de la trace, belle comme une épure, des rondeurs pour les conversions, réduction rapide de plus en plus rapide de la distance. La promesse du col envahit l'instant, certitude de l'arrivée prochaine. Remonter les derniers mètres, se retenir d'en finir au plus vite. Chaque pas unique, goûté.

Le ski amont échancre la mince corniche, se pose à plat, bâtons fermement plantés. Arrêt : se tenir droit campé sur ses deux jambes, l'esprit maintenant au repos. Comme cérémonie d'accueil une odeur de neige froide, la gifle du vent. Le col : une selle étroite entre deux piliers rocheux garnis de givre, des replis de neige durcie, un couloir ample de l'autre côté, bordé d'une paroi et de quelques raides plaques de glace – un cheminement simple, ça va aller.

Le regard s'installe avec lenteur dans le vaste lointain : à main droite une ligne de sommets fumants, des plans successifs de montagnes froides, un rai de lumière blanche traversant les nuages. Un monde entièrement nouveau. Silence. Le temps est immobile. La montée déjà oubliée, comme effacée.

Passant d'outre-mont qu'un souffle frais emplit d'univers : ici tout commence – avant il ne s'est rien passé.

Le souffle frais emplit le visage d'univers : ici tout commence – avant il ne s'est rien passé.

